Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 5

Artikel: Saturation
Autor: P.D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223762

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— C'est le vin du Purgatoire.

Ma foi, sur le coup, le paroissien se retourne, envoie la main sur la cheminée et remet dans sa poche les dix écus du trentenaire.

— Mais, que fais-tu, mon ami ? cria le curé.

— J'emporte l'argent des messes.

— Mais comment, excommunié ! tu voudrais laisser ton père au fond du Purgatoire ?

— Ah ! je me garderais bien, répliqua le Bezoucier, de le tirer de là ! Un lieu où il y a de si bon vin ! « Ah ! mauvais gueux ! me dirait mon père, que ne m'y laissais-tu dans le saint Purgatoire, où nous buvions du vin de Dieu ! »

(Alm. Prov. 1877).

[1] Littéralement : « J'ai assez mangé de fèves ! »

CASSAGE DES NOIX ET RESSAT

Tableau d'autrefois.

A l'automne, quand les feuilles des arbres deviennent rouges et jaunes, et qu'elles commencent à tomber, autour des grands noyers, les perches, à grand bruit, ont abattu et déniché les fruits qui sonnent en tombant. Les uns ont encore le brou dur et amer, que les mains, qui se teignent de belle couleur de jais, séparent à l'envi. Bientôt ces noix se séchant sur les claies d'osier, à la cheminée, ou sur le devant des salles hautes, les enfants et les souris leur livrent une guerre que les chats et les gronderies ne sont pas toujours heureux de réprimer. Garçons et filles du hameau accourent, un soir, à la chambre doucement chauffée, pour la gaie besogne. Voici d'abord la longue table, où sont assis, jeunes et vieux. A son haut bout est placé le vieux grand-père, qui préside à l'ouvrage. Dans ces rides, sous ces cheveux blanchissants et sur ces lèvres crispées l'on reconnaît le vieillard débonnaire ; sous cette vieille écorce l'on entend presque battre un cœur d'homme juste, et dans tout cet être, une personne qui a connu ce que c'est que la vie et son pénible fardeau.

Mais le travail commence. Chaque jeune homme est armé d'un marteau et d'un carron ou d'un bloc de bois, où il devra tourner adroitement le fruit qui étant frappé, se brisera en quatre parts égales. Malheur à celui qui laisse une noix mal cassée. Les filles épluchent et séparent le cerneau du zeste mince et flexible. Puis, tandis que les vastes plats de terre cuite se remplissent, et s'entassent des dunes jaunes ou brunes des noix épluchées, les libres propos, les rires bruyants éclatent à l'envi, et se mêlent par intervalles, aux contes et aux chansons. Vous qui aimez la patrie, venez mêler vos voix à celle-ci qui entonne cet hymne aimé :

La connais-tu cette heureuse patrie
Où la nature assembla ses trésors ?
Elle est riante ainsi que l'Italie,
Terrible ainsi que les rives du Nord.
Le connais-tu ce beau pays ?

Et tous répondent en chœur avec enthousiasme.

O mes amis,
O mes amis,
C'est notre heureux pays !

Au milieu du fracas des marteaux, des rires et des chants arrivent, comme par enchantement, le plat d'étain couvert de pommes dorées, le pain aux formes grandioses, le fromage piquant et le vin nouveau non limpide encore. Les casseurs ont fini la tâche qui leur était imposée. L'un d'eux sort furtivement, et va, chantant durant le trajet chercher le ménétrier du village, arrêté, sans doute d'avance. Mais les jeunes filles se hâtent ; puis, malicieuses, cachent, dans leur tablier, une bonne provision de coquilles de noix. Malheur à celui qui n'en est pas pourvu, car la guerre va commencer. L'un commence, et tous de tâcher d'atteindre, et de rire, et de se plaindre quand, tout à coup, les sons bruyants de la clarinette font cesser le combat. Et joyeux, l'on pousse les bancs, la table, les chaises le long du mur, et la danse, en son cercle rapide, commence à égayer, d'une autre manière la vive jeunesse. Parfois, l'entrain devenant général, une petite fille, amie du grand-père, l'entraîne, et le bonhomme trouve encore que cela ne va pas trop mal, pour ses jambes de soixante et quelques années.

Une autre fête de nos campagnes si belles, et où je vous invite, ami, c'est le *ressat*. Là, depuis trois semaines et plus peut-être, les fléaux, en cadence, ont frappé l'épi recueilli durant la moison. Ici, c'est la machine qui hurle en marchant et dont la précieuse récolte a reçu les atteintes des langues de fer. Elles ont été pénibles, ces semaines, pour les bras des pauvres batteurs. Mais tout est au grenier : l'on a eu tant de quarterons de froment, de blé, de seigle, d'orge et d'avoine que l'on est fort content. Aussi la bonne mère, à l'œil candide et doux, a-t-elle envoyé quérir à la ville de quoi faire un splendide repas. Elle ne laisse pas, non plus, d'attaquer les bâtons de la cheminée. Le soir est venu. On se met à table ; mais il manque l'un des batteurs. Où est-il ? on devine. Content d'avoir terminé son rude labeur, il est allé voir l'amie de son cœur, et lui demander un moment pour jaser compensation nécessaire pour le temps qu'il a perdu. Il arrive: maintes plaisanteries l'assaillent. Mais la table, comme elle est chargée ! Ici, les choux superbes, flanqués d'énormes saucissons fument à l'envie; là, un gros jambon, attend le couteau de l'adroit distributeur; plus loin, un plat de daube, un autre de rôti bien doré, et puis, pour couronne, une file de bouteilles qui s'en va d'un bout de la table à l'autre.

Comme cela sent bien toute la largeur de la campagne et la profusion des biens qu'elle renferme !... La joie, étant à l'unisson, tout ce dont elle se compose se donne bientôt essor. Chacun rappelle les peines qu'il a eues, les farces qu'il a faites, et les historiettes qu'il a contées. Puis les chansons diverses retentissent, et les âmes s'abandonnent à de joyeuses et émouvantes expansions.

Charles Jaccottet.

Est-ce vous ? — Il y a quelque part deux frères jumeaux qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Un quidam en rencontrant un, lui dit:

— Comme on peut se tromper ! De loin je croyais voir monsieur votre frère; ensuite il me semblait que c'était vous, et maintenant seulement je vois que c'est bien monsieur votre frère.

A l'examen. — Dans un examen de mioches :

— Pourquoi Adam a-t-il mordu la pomme ?

— Parce qu'il n'avait pas de couteau.

NEZ A VENDRE

Trois voyageurs de commerce étaient assis dans un salon d'hôtel, se racontant l'un à l'autre leurs exploits; après quoi ils se demandèrent mutuellement pour quelle branche ils voyageaient. L'un d'eux, à l'inexprimable stupéfaction de ses interlocuteurs et de quelques assistants, déclara qu'il voyageait pour le compte d'une maison de nez humains, et qu'il avait précisément l'intention d'acheter celui du monsieur en face de lui.

La livraison, ajouta-t-il, n'est exigible qu'après la mort, mais le paiement est immédiat.

— Et combien m'offrez-vous ? demanda le propriétaire du nez.

— Il faut que je consulte le tarif, répondit le voyageur.

Après avoir mesuré l'appendice nasal et fait ses calculs, le voyageur l'évalue à 750 francs.

Le contrat est dressé; chacune des parties s'engage, en cas de dédit, à payer dix bouteilles de champagne en guise de dommages-intérêts. Le vendeur signe, à condition de rester en possession incontestée de son nez durant toute sa vie.

— Parfaitement ! dit le voyageur. Vous aurez votre argent demain matin. Puis il appela un garçon auquel il souffla deux ou trois mots à l'oreille ; celui-ci revint après quelques minutes, tenant des pincettes chauffées à blanc. Notre farceur s'en emparant, s'approcha gravement du propriétaire du nez, quelque peu effaré.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous allez faire?...

— Je vais marquer votre nez au chiffre de la maison, comme je le fais toujours, pour pouvoir le reconnaître ensuite.

Nez du monsieur.

SATURATION

Enfin, vous voilà, soupira Mariette, en faisant entrer le Docteur. Madame est dans un état...

— Conduisez-moi...

— Une seconde, que je voie si Madame peut vous recevoir...

— Puisqu'elle m'a fait demander...

— C'est moi qui vous ai téléphoné, Monsieur le Docteur. Elle, n'est-ce pas ?... Si vous voulez bien entrer au salon, une minute...

Mariette s'effaça pour laisser passer l'homme de l'art. Un piano à queue occupait l'angle droit de la vaste pièce. Le meuble du gramophone faisait vis-à-vis. Devant la cheminée béait le haut-parleur de la T. S. F. Une pile de disques encombrait une petite table Louis XVI aux pieds fragiles.

— Si Monsieur le Docteur veut bien me suivre ?

— Attendez, Mariette. Un mot avant de voir la malade. De quoi s'agit-il ?

Les yeux de la fidèle femme de chambre s'emplirent de larmes :

— Si je le savais, murmura-t-elle.

— Evidemment. Vous ne m'auriez pas fait demander... Mais enfin, vous pourriez me dire comment la chose a débuté. Car, c'est bien une crise ?

— Une crise terrible. J'ai vu souvent flancher Madame. A ce point-là, jamais.

— Aucune cause, selon vous ?

— Aucune. Madame, jusqu'à ce matin, paraissait dans son état normal, c'est-à-dire excitée, trépidante.

— Je vais l'examiner.

Recroquevillée sous les couvertures, la malade avait des détentes subites, puis se pelotonnait pour reprendre aussitôt ses mouvements désordonnés. Elle ne vit pas entrer le médecin, ne tourna pas la tête, lorsqu'il s'assit au pied du lit. Parfois elle ouvrait les yeux, regardait le plafond, comme pour y chercher une araignée. Les plis du front indiquaient l'effort de concentration. Des mots sans suite s'échappaient d'une bouche à demi-ouverte. Le docteur vint plus près, afin de contrôler ces paroles.

— Conférence... récital, psalmodiait la pauvre femme. Concital... référence...

— Elle se croit en soirée, marmotta le docteur.

— Ziélin, Pougler...

— Des amis, sans doute, qu'elle rencontre en son délire.

— Stravel... Rawinsky...

— Vous m'entendez, Madame ?

— Moven et Beethozart... Frank Zoomer... Aloïs Tarmin...

— Madame, je suis votre docteur M'entendez-vous ?... Répondez, je vous prie.

— Ah ! la cinquième...

— Je suis le docteur Bardaud...

— La septième... la neuvième...

— Rien que des impairs. C'est grave...

Affermissant sa voix, le médecin déclara encore, en scandant les syllabes:

— Je viens pour vous soigner, vous guérir. Je suis votre docteur.

— Le docteur Weingartner, Gartweiner, Nerweingart ?...

— Docteur Bardaud, chère Madame. Voyons, tâchez de rassembler vos esprits.

— Ansermet, Closset... Anmecloss... Sermet...

— Je vous conjure, petite madame, de m'écouter, de me répondre. Ce matin, en vous levant, que ressentiez-vous ?...

— Quatuor Busch... Quatubusch or... Jack Hylton et les boys... Jack Hythoys et ses Tons... Debussy... Brahms... Debramsy... Buss... La Walkyrie... la Walriky... Walrikyla... Walkyrila... Keskyrila ?...

— Je vous demande pardon, Madame, c'est moi, votre docteur... Non, non, ne parlez plus, vous vous fatiguez inutilement. Dormez, plutôt. Je vais vous faire une piqûre calmante.

Immédiatement, la malade s'endormit. Son souffle, d'abord haletant, prit un rythme plus

régulier, se fit plus profond, plus paisible.

— Je crois, dit le docteur, qu'elle va reposer ainsi deux ou trois heures. A ma prochaine visite, nous aviserons.

Dans l'encadrement de la porte, Mariette se dressait, son mouchoir sur la bouche.

— Calmez-vous, vous aussi, supplia le médecin, en entraînant la femme de chambre.

Quand ils furent seuls :

— Votre maîtresse suit les concerts, les conférences ?

— Tout, Monsieur le Docteur, elle avale tout, elle va partout. Et à son retour, hardi ! le piano, le gramophone, la T. S. F. Ce n'est plus une maison, ici, c'est un orgue !...

— De barbarie ? Je vois, et je comprends. Votre maîtresse souffre d'un accès de saturité.

— Une nouvelle maladie ?

— Grave. Mais rarement mortelle. Silence, obscurité, bromure. Ensuite, voyage. Défense d'emporter la valise du gramo. Un seul disque : le soleil. En attendant, veillez. Je reviendrai demain.

P. D.

Petit poisson. — Un farceur entra un jour dans une pinte des bords du Léman et y demanda trois décis de vin blanc. Dès qu'il les reçut, il y pratiqua adroitement un petit poisson vivant qu'il avait apporté à cet effet; puis, appelant l'hôtesse qui causait avec le pintier:

— Ah ! ça, madame, que m'apportez-vous là ? lui dit-il. Voyez...

La femme toute consternée ne trouva pas un mot à répondre ; mais elle se tourna vers son mari, et on l'entendit lui dire tout bas :

— Je te l'avais bien dit qu'il ne fallait pas prendre de celle du lac, mais de celle de la fontaine.

5

LA MÈRE

Roman inédit.

Puis, se tournant vers la vieille maman.

— Tenez, chère amie, ajoute-t-il, j'ai si peu pensé à ce garçon pour prendre la suite de mes affaires que je viens de céder à mon associé le Comptoir de New-York.

— La banque ?

— La banque.

— Vous abandonnez les affaires ?

— Pas absolument. Je garde Paris ; peut-être Londres. Et c'est pourquoi je suis venu plus tôt que je ne l'avais annoncé. Pousaz, le notaire, cherchait pour moi, une villa aux abords de Lausanne. Il m'a écrit l'avoir trouvée. Alors, je suis parti. Si elle me plaît, j'achète et je m'installe.

— Mais, c'est délicieux, affirma doucement Mme Berger.

— C'est pratique. Quartier général à Lausanne : je ferai, comme on dit ici, la navette entre la Suisse et Paris. Et puis, un peu de repos m'est nécessaire. La soixantaine sonne au clocher de ma paroisse. Je deviens vieux.

Ce disant, il redressait sa haute taille pour démentir par une attitude vraiment jeune, cet aveu d'une vieillesse, prochaine, sans doute, mais dont il n'avait point encore subi les familiarités.

CHAPITRE III.

En affirmant qu'il s'efforcerait à passer inaperçu, Pierre Dubois n'employait pas une simple formule de rhétorique courtoise. Dès son installation, d'ailleurs passagère, chez les Berger, il se tint discrètement à distance, désireux de ne point troubler la quiétude bourgeoise des deux femmes. Paul venait chaque soir et, en outre, le père et le fils se rencontraient à Lausanne où les affaires immobilières du banquier l'amenaient quotidiennement. Si Pierre Dubois, vieilli dans une atmosphère de spéculation, de chiffres et d'argent, avait acquis sans peine l'inexorable combativité du yankee, en revanche il ne manifestait pas l'orgueil dispendieux souvent puéril et toujours insolent des parvenus de la Cinquième avenue. Il ne se plaisait point à afficher sa « valeur » monétaire par des achats irréfléchis, des enchères monstrueuses, des folies inexcusables. C'est ainsi que le notaire Pousaz, dont la bonhomie souriante cachait une entente parfaite et quelque peu malicieuse de ses propres intérêts, trouva en Pierre Dubois un client plus rétif qu'il ne l'avait supposé.

— Avez-vous peut-être l'intention de vendre la pierre de Meillerie au taux du marbre antique ? s'était écrié l'acquéreur. La spéculation serait bonne, mais je n'y mets pas les doigts.

Et, le banquier, après avoir étudié l'affaire avec autant d'attention que s'il se fût agi d'un coup de bourse sur les cotons ou les pétroles, modéra considérablement les exigences du notaire. Bâtie un peu au-dessous de la route Lausanne-Vevey, entre Paudex et Lutry, la villa Péréouloff se trouvait à proximité du tram et du chemin de fer. La sirène des automobiles circulant sur la chaussée, le grondement des trains, le timbre avertisseur des tramways, apportaient, autour de la maison, l'écho de la vie laborieuse et animait une solitude qui, sans cela, eût été pénible pour le banquier, accoutumé à la bruyante activité des cités commerçantes. La « vue sur le lac et les Alpes », selon le mot banal des guides et prospectus, ne démentait pas les promesses du vendeur : elle était admirable. Quant à la distribution intérieure :

— Tout le confort moderne, récitait le notaire. Electricité, eau et gaz — eau de source, monsieur, eau de source — installation de bains, garage pour autos, tennis, véranda vitrée pour l'hiver, bow-windows, jardin superbe. Ah ! ces Péréouloff s'entendent à vivre. Hélas ! les circonstances ne leur furent pas propices. Je le regrette, monsieur. Des personnes vraiment délicieuses.

Mais, cette louange aux propriétaires absents eût pu exciter chez le futur acquéreur, une vague jalousie, maître Pousaz s'empressa de rétablir, par une flatterie obséquieuse, l'équilibre de ses prédilections.

— Assurément, fit-il avec un sourire et une courbette à l'adresse de Pierre Dubois, je ne perds pas au change et ce m'est une consolation; oui, monsieur.

Quant aux « circonstances peu propices » auxquelles le notaire faisait allusion, nul ne les ignorait. En 1908, ces Péréouloff, des moscovites enrichis, attendaient, à l'hôtel, l'achèvement de leur immeuble lorsque advint un événement d'allure révolutionnaire, qui les épouvanta. Conçue et exécutée contre un de leurs compatriotes par quelques Russes habitant Lausanne, cette entreprise — que l'intervention opportune de la justice fit avorter — se dénoua en cour d'assises. Malgré une conclusion si rassurante, les Péréouloff prirent peur. Craignant pour leur bourse, pour leur vie ou, même, pour l'une et l'autre, ils quittèrent subitement le pays après avoir chargé maître Pousaz de vendre, au plus tôt, la villa à peine terminée.

Mais, quelle que fut sa hâte d'en finir, le notaire ne pouvait accepter l'offre de Pierre Dubois sans en référer aux propriétaires, le rabais exigé étant trop important. Or, ces Russes voyageaient alors dans le midi, en Espagne, en Italie, ou ailleurs. Il fallait attendre que les propositions transmises par maître Pousaz les eussent atteits. La vente se trouva donc retardée et le banquier condamné à une inaction d'autant plus désagréable pour un homme énergique, que le printemps était pluvieux. Impossible de courir les chemins. Demeurer à Parly, chez les Berger, à lire les journaux, les revues financières et surtout à écrire des lettres d'affaires — encore que Pierre Dubois se dît en vacances — semblait peu récréatif, car les courses dans le village mouillé ne souriaient guère au banquier.

Et pourtant, Parly, à vingt minutes au nord-ouest de Lausanne, n'est point un lieu désagréable, au contraire. De jolies maisons rustiques, entourées de jardins fleuris, voisinent avec des habitations plus élégantes, mais qui n'ont point subi, heureusement, les audaces souvent burlesques du modern-style. Elles s'alignent — les plus rustiques — le long de la route, qui forme ainsi la grande rue du village ; ou bien groupées — les plus modernes — autour d'un petit castel vénérable et modeste, elles s'éparpillent gentiment, au gré d'une fantaisie attrayante, qui ne manque pas de goût. Ici, il y a encore de l'air, de l'espace, des arbres superbes.

Pierre Dubois s'ennuyait à Parly, qu'il trouvait trop loin du lac. D'autre part, la pluie fastidieuse n'embellissait pas le paysage. Cependant, entre deux ondées, le banquier descendait fumer un grandson au jardin pour admirer, à l'heure où le soleil plonge derrière la courbe nonchalante du Jura, le jeu fantastique de la lumière luttant contre le brouillard. Parfois, un rayon victorieux, profitant de quelque déchirure dans la voûte brumeuse, allait poser une étincelle sur quelque toit d'ardoises ou quelque clocher. Parfois, aussi, une prairie, enluminée d'un vert émeraude, apparaissait au loin, pour une ou deux minutes, sur le flanc gris de la montagne.

(A suivre). *Prosper Meunier.*

Allume, allume ! — Un monsieur et son domestique rentraient un soir passablement « lancés ». Dans l'antichambre, ce dernier chercha vainement les allumettes pour allumer la bougie.

— Voyons, André, pourquoi n'allumes-tu pas ?

— Je ne trouve pas la boîte d'allumettes.

— Allume toujours, nous la chercherons après.

Cette semaine, **au Bourg**, reprise sensationnelle du **Chanteur de Jazz** avec l'émouvant Al Johnson.

On connaît le film, on connaît son puissant intérêt dramatique, et en même temps son intérêt documentaire. Al Johnson, de sa voix âpre, prenante, vous saisit et vous émotionne. La litanie hébraïque, la cérémonie du dernier acte a une puissance d'émotion extraordinaire.

Au début du programme, la direction vous réserve la surprise d'entendre Jack Smith, qui vient de remporter un grand succès au Grand Théâtre de Lausanne. Louez vos places d'avance ou téléphonez au 26.783.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Graines sélectionnées

Potagères - Fleurs - Fourragères.
Nouveautés de Glaïeuls à grandes fleurs.
Oignons de Bégonias - Cannas - Pivoines - etc.
Spécialités de haricots sans fils.

F. Rochat, Lausanne

Louve 8

Envoi gratuit du prix-courant 1931.

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE